

SEQUENCE DE SECONDE

LE REALISME

Du rêve aux désillusions (I): comment Flaubert, dans *Madame Bovary*, évoque-t-il le romantisme pour mieux s'en démarquer avec ironie ?

« Versons de l'eau de vie sur ce siècle d'eau sucrée ».
(à Ernest Feydeau, 19 juin 1861)

Objets d'étude :

Mouvements littéraires et culturels : aperçus sur le Romantisme et travail du Réalisme.

Le travail de l'écriture.

Ecrire, publier, lire.

SOMMAIRE

I FLAUBERT, MADAME BOVARY, EXTRAIT 1: LES LECTURES D'EMMA AU COUVENT

1° Etude de l'extrait.

2° Prolongement : le monde de l'édition.

3° Flaubert au travail : Analyse des brouillons correspondant à l'extrait 1.

II FLAUBERT, MADAME BOVARY, EXTRAIT 2: LES COMICES AGRICOLES.

1° Etude de l'extrait.

2 Flaubert au travail : analyse d'extraits de la correspondance parlant de l'écriture des comices agricoles.

III FLAUBERT, MADAME BOVARY, EXTRAIT 3: LE CLAIR DE LUNE.

1° Etude de l'extrait.

2° Parallèle avec des textes du Romantisme :

- a- CHATEAUBRIAND, *Le Génie du Christianisme*, I, 5, chap.12, la lune.
- b- CHATEAUBRIAND, *René*, « Levez-vous vite, orages désirés ».
- c- LAMARTINE, *Méditations Poétiques*, « Le Lac ».

IV DEVOIR SUR TABLE:

1° Analyse de l'extrait n°4 de *Madame Bovary* : la promenade en barque avec Léon.

2° Comparaison de quatre extraits sur la mort de l'héroïne :

- a- CHATEAUBRIAND, *Atala*.
- b- BERNARDIN DE SAINT PIERRE, *Paul et Virginie*.
- c- FLAUBERT, *Madame Bovary*.
- d- ZOLA, *L'Assommoir*.

V PROLONGEMENT : LE THEME DE LA MORT DANS LA PEINTURE REALISTE :

1° Etude de tableau : COURBET, *L'Enterrement à Ornans*.

2° Bilan sur le Réalisme.

Annexe : Question de corpus sur trois extraits :

- a- FLAUBERT, *Madame Bovary*.
- b- MAUPASSANT, *Une partie de campagne*.
- c- ORWELL, *1984*.

I FLAUBERT, MADAME BOVARY, EXTRAIT 1: LES LECTURES D'EMMA AU COUVENT

1° Etude de l'extrait.

Première partie, Chapitre 6

Il y avait au couvent une vieille fille qui venait tous les mois, pendant huit jours, travailler à la lingerie. Protégée par l'archevêché comme appartenant à une ancienne famille de gentilshommes ruinés sous la Révolution, elle mangeait au réfectoire à la table des bonnes sœurs, et faisait avec elles, après le repas, un petit bout de causette avant de remonter à son ouvrage. Souvent les pensionnaires s'échappaient de l'étude pour l'aller voir. Elle savait par cœur des chansons galantes du siècle passé, qu'elle chantait à demi-voix, tout en poussant son aiguille. Elle contait des histoires, vous apprenait des nouvelles, faisait en ville vos commissions, et prêtait aux grandes, en cachette, quelque roman qu'elle avait toujours dans les poches de son tablier, et dont la bonne demoiselle elle-même avalait de longs chapitres, dans les intervalles de sa besogne. Ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêts sombres, troubles du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes.

Pendant six mois, à quinze ans, Emma se grissa donc les mains à cette poussière des vieux cabinets de lecture. Avec Walter Scott, plus tard, elle s'éprit de choses historiques, rêva bahuts, salle des gardes et ménestrels. Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage, qui, sous le trèfle des ogives, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir.

- La critique des mensonges romanesques : prise de distance à l'égard d'un certain romantisme.
- Découverte du romantisme : Walter SCOTT, le roman historique, la vogue du Moyen-âge.

2° Prolongement : le monde de l'édition

Exposé sur la littérature pour fille ou « chick litt » : *Le diable s'habille en Prada*, ...

Réflexions sur l'écriture : d'une œuvre à l'autre, du classique à la littérature commerciale : *d'Orgueils et Préjugés* de Jane AUSTEN à *Bridget Jones*, une filiation revendiquée.

Enquête sur le monde de l'édition aujourd'hui : les cibles, les stratégies, le métier d'écrivain...

3° Flaubert au travail : Analyse des brouillons correspondant à l'extrait 1

Sélection faite à partir du site de l'Université de Rouen : <http://flaubert.univ-rouen.fr>

[Lien vers la sélection de brouillons](#)

Etude des manuscrits et variantes : mise en évidence du travail approfondi du texte, analyse des types de modifications apportées.

II FLAUBERT, *MADAME BOVARY*, EXTRAIT 2: LES COMICES AGRICOLES.

1° Etude de l'extrait.

Deuxième partie, Chapitre 8.

M. Lieuvain se rassit alors ; M. Derozerays se leva, commençant un autre discours. Le sien peut-être, ne fut point aussi fleuri que celui du Conseiller ; mais il se recommandait par un caractère de style plus positif, c'est-à-dire par des connaissances plus spéciales et des considérations plus relevées. Ainsi, l'éloge du gouvernement y tenait moins de place ; la religion et l'agriculture en occupaient davantage. On y voyait le rapport de l'une et de l'autre, et comment elles avaient concouru toujours à la civilisation. Rodolphe, avec madame Bovary, causait rêves, pressentiments, magnétisme. Remontant au berceau des sociétés, l'orateur vous dépeignait ces temps farouches où les hommes vivaient de glands, au fond des bois. Puis ils avaient quitté la dépouille des bêtes ; endossé le drap, creusé des sillons, planté la vigne. Etait-ce un bien, et n'y avait-il pas dans cette découverte plus d'inconvénients que d'avantages ? M. Derozerays se posait ce problème. Du magnétisme, peu à peu, Rodolphe en était venu aux affinités, et, tandis que M. le président citait Cincinnatus à sa charrue, Dioclétien plantant ses choux, et les empereurs de la Chine inaugurant l'année par des semailles, le jeune homme expliquait à la jeune femme que ces attractions irrésistibles tiraient leur cause de quelque existence antérieure.— Ainsi, nous, disait-il, pourquoi nous sommes-nous connus ? quel hasard l'a voulu ? C'est qu'à travers l'éloignement, sans doute, comme deux fleuves qui coulent pour se rejoindre, nos pentes particulières nous avaient poussés l'un vers l'autre. Et il saisit sa main ; elle ne la retira pas. « Ensemble de bonnes cultures ! » cria le président. — Tantôt, par exemple, quand je suis venu chez vous... « À M. Bizet, de Quincampoix. »— Savais-je que je vous accompagnerais ?

« Soixante et dix francs ! »

— Cent fois même j'ai voulu partir, et je vous ai suivie, je suis resté.

« Fumiers. »

— Comme je resterais ce soir, demain, les autres jours, toute ma vie !

« À M. Caron, d'Argueil, une médaille d'or ! »

— Car jamais je n'ai trouvé dans la société de personne un charme aussi complet.

« À M. Bain, de Givry-Saint-Martin ! »

— Aussi, moi, j'emporterai votre souvenir. « Pour un bélier mérinos... »

— Mais vous m'oublierez, j'aurai passé comme une ombre.

« À M. Belot, de Notre-Dame... »

— Oh ! non, n'est-ce pas, je serai quelque chose dans votre pensée, dans votre vie ?

« Race porcine, prix ex aequo : à MM. Lehérissé et Cullembourg ; soixante francs ! »

Rodolphe lui serrait la main, et il la sentait toute chaude et frémissante comme une tourterelle captive qui veut reprendre sa volée ; mais, soit qu'elle essayât de la dégager ou bien qu'elle répondît à cette pression, elle fit un mouvement des doigts ; il s'écria :

— Oh ! merci ! Vous ne me repoussez pas ! Vous êtes bonne ! vous comprenez que je suis à vous ! Laissez que je vous voie, que je vous contemple !

Un coup de vent qui arriva par les fenêtres frôla le tapis de la table, et, sur la Place, en bas, tous les grands bonnets des paysannes se soulevèrent, comme des ailes de papillons blancs qui s'agitent.

« Emploi de tourteaux de graines oléagineuses » , continua le président.

Il se hâta :

« Engrais flamand, – culture du lin, – drainage, – baux à longs termes, – services de domestiques. »

Rodolphe ne parlait plus. Ils se regardaient. Un désir suprême faisait frissonner leurs lèvres sèches ; et mollement, sans effort, leurs doigts se confondirent.

L'art du contrepoint ou une autre utilisation de l'ironie: analyse des effets de parasitage de la rhétorique galante de Rodolphe par le discours agricole.

2 Flaubert au travail : analyse d'extraits de la correspondance parlant de l'écriture des comices agricoles

[Lien vers les extraits de la correspondance.](#)

- Relevé des informations.
- Rédaction d'une synthèse sur sa conception de l'écriture, ses difficultés, son rythme de rédaction, sa motivation.
- Mise en valeur de l'importance du style (« un livre sur rien »).

III FLAUBERT, *MADAME BOVARY*, EXTRAIT 3: LE CLAIR DE LUNE.

1° Etude de l'extrait.

Deuxième partie, chapitre 12.

La lune, toute ronde et couleur de pourpre, se levait à ras de terre, au fond de la prairie. Elle montait vite entre les branches des peupliers, qui la cachaient de place en place, comme un rideau noir, troué. Puis elle parut, éclatante de blancheur, dans le ciel vide qu'elle éclairait ; et alors, se ralentissant, elle laissa tomber sur la rivière une grande tache, qui faisait une infinité d'étoiles ; et cette lueur d'argent semblait s'y tordre jusqu'au fond, à la manière d'un serpent sans tête couvert d'écailles lumineuses. Cela ressemblait aussi à quelque monstrueux candélabre, d'où ruisselaient, tout du long, des gouttes de diamant en fusion.

La nuit douce s'étalait autour d'eux ; des nappes d'ombre emplissaient les feuillages. Emma, les yeux à demi clos, aspirait avec de grands soupirs le vent frais qui soufflait. Ils ne se parlaient pas, trop perdus qu'ils étaient dans l'envahissement de leur rêverie. La tendresse des anciens jours leur revenait au cœur, abondante et silencieuse comme la rivière qui coulait, avec autant de mollesse

qu'en apportait le parfum des seringas, et projetait dans leur souvenir des ombres plus démesurées et plus mélancoliques que celles des saules immobiles qui s'allongeaient sur l'herbe. Souvent quelque bête nocturne, hérisson ou belette, se mettant en chasse, dérangeait les feuilles, ou bien on entendait par moments une pêche mûre qui tombait toute seule de l'espalier.

2° Parallèle avec des textes du Romantisme :

a- CHATEAUBRIAND, *Le Génie du Christianisme*, I, 5, chap.12, la lune.

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde. Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée, tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaisait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Au près, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires. La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces régions sauvages l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

b- CHATEAUBRIAND, *René*, « Levez-vous vite, orages désirés ».

Comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert ; on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entraï avec ravissement dans le mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque

des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du Nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait : je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. » « Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! » Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

c- LAMARTINE, *Méditations Poétiques*, « Le Lac ».

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots :

"Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

"Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

"Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

"Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons !"

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Synthèse sur le Romantisme.

IV DEVOIR SUR TABLE:

1° Analyse de l'extrait n°4 de *Madame Bovary* : la promenade en barque avec Léon

Troisième partie, chapitre 3.

Ce furent trois jours pleins, exquis, splendides, une vraie lune de miel.

Ils étaient à l'hôtel de Boulogne, sur le port. Et ils vivaient là, volets fermés, portes closes, avec des fleurs par terre et des sirops à la glace, qu'on leur apportait dès le matin.

Vers le soir, ils prenaient une barque couverte et allaient dîner dans une île.

C'était l'heure où l'on entend, au bord des chantiers, retentir le maillet des calfats contre la coque des vaisseaux. La fumée du goudron s'échappait d'entre les arbres, et l'on voyait sur la rivière de larges gouttes grasses, ondulant inégalement sous la couleur pourpre du soleil, comme des plaques de bronze florentin, qui flottaient.

Ils descendaient au milieu des barques amarrées, dont les longs câbles obliques frôlaient un peu le dessus de la barque.

Les bruits de la ville insensiblement s'éloignaient, le roulement des charrettes, le tumulte des voix, le jappement des chiens sur le pont des navires. Elle dénouait son chapeau et ils abordaient à leur île.

Ils se plaçaient dans la salle basse d'un cabaret, qui avait à sa porte des filets noirs suspendus. Ils mangeaient de la friture d'éperlans, de la crème et des cerises.

Ils se couchaient sur l'herbe ; ils s'embrassaient à l'écart sous les peupliers ; et ils auraient voulu, comme deux Robinsons, vivre perpétuellement dans ce petit endroit, qui leur semblait, en leur béatitude, le plus magnifique de la terre. Ce n'était pas la première fois qu'ils apercevaient des arbres, du ciel bleu, du gazon, qu'ils entendaient l'eau couler et la brise soufflant dans le feuillage ; mais ils n'avaient sans doute jamais admiré tout cela, comme si la nature n'existait pas auparavant, ou qu'elle n'eût commencé à être belle que depuis l'assouvisance de leurs désirs.

À la nuit, ils repartaient. La barque suivait le bord des îles. Ils restaient au fond, tous les deux cachés par l'ombre, sans parler. Les avirons carrés sonnaient entre les tolets de fer ; et cela marquait dans le silence comme un battement de métronome, tandis qu'à l'arrière la bauce qui traînait ne discontinuait pas son petit clapotement doux dans l'eau.

Une fois, la lune parut ; alors ils ne manquèrent pas à faire des phrases, trouvant l'astre mélancolique et plein de poésie ; même elle se mit à chanter :

- Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions, etc.

Sa voix harmonieuse et faible se perdait sur les flots ; et le vent emportait les roulades que Léon écoutait passer, comme des battements d'ailes, autour de lui.

Elle se tenait en face, appuyée contre la cloison de la chaloupe, où la lune entrait par un des volets ouverts. Sa robe noire, dont les draperies s'élargissaient en éventail, l'amincissait, la rendait plus grande. Elle avait la tête levée, les mains jointes, et les deux yeux vers le ciel. Parfois l'ombre des saules la cachait en entier, puis elle réapparaissait tout à coup, comme une vision, dans la lumière de la lune.

Léon, par terre, à côté d'elle, rencontra sous sa main un ruban de soie ponceau.

Le batelier l'examina et finit par dire :

- Ah ! c'est peut-être à une compagnie que j'ai promenée l'autre jour. Ils sont venus un tas de farceurs, messieurs et dames, avec des gâteaux, du champagne, des cornets à pistons, tout le tremblement ! Il y en avait un surtout, un grand bel homme, à petites moustaches, qui était joliment amusant ! et ils disaient comme ça : « Allons, conte-nous quelque chose..., Adolphe..., Dodolphe..., je crois. »

Elle frissonna.

- Tu souffres ? fit Léon en se rapprochant d'elle.

Oh ! ce n'est rien. Sans doute, la fraîcheur de la nuit.

- Et qui ne doit pas manquer de femmes, non plus, ajouta doucement le vieux matelot, croyant dire une politesse à l'étranger.

Puis, crachant dans ses mains, il reprit ses avirons.

Il fallut pourtant se séparer ! Les adieux furent tristes.

QUESTIONS

- 1- Quelles sont les caractéristiques du romantisme que l'on retrouve dans cet extrait ? Formulez-les avec vos propres mots et justifiez chaque idée par des citations que vous insérez correctement dans votre réponse.
- 2- Comment Flaubert réussit-il à prendre ses distances avec le romantisme ? Quels sont les éléments qui créent un décalage et suggèrent son ironie ? Citez le texte pour justifier.

Corrigé disponible sur demande

2° Comparaison de quatre extraits sur la mort de l'héroïne :

a- CHATEAUBRIAND, *Atala*.

La voix d'Atala s'éteignit ; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errants cherchaient à toucher quelque chose ; elle conversait tout bas avec des esprits invisibles.

Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix ; elle me pria de le dénouer moi même, et elle me dit : "Quand je te parlai pour la première fois, tu vis cette croix briller à la lueur du feu sur mon sein ; c'est le seul bien que possède Atala. Lopez1, ton père et

le mien, l'envoya à ma mère peu de jours après ma naissance. Reçois donc de moi cet héritage, ô mon frère, conserve-le en mémoire de mes malheurs. Tu auras recours à ce Dieu des infortunes dans les chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière à te faire. Ami, notre union aurait été courte sur la terre, mais il est après cette vie une plus longue vie. Qu'il serait affreux d'être séparée de toi pour jamais! Je ne fais que te devancer aujourd'hui, et je te vais attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as aimée, fais-toi instruire dans la religion chrétienne, qui préparera notre réunion. Elle fait sous tes yeux un grand miracle, cette religion, puisqu'elle me rend capable de te quitter, sans mourir dans les angoisses du désespoir. Cependant, Chactas, je ne veux de toi qu'une simple promesse ; je sais trop ce qu'il en coûte, pour te demander un serment. Peut-être ce vœu te séparerait-il de quelque femme plus heureuse que moi... O ma mère! pardonne à ta fille. O Vierge! retenez votre courroux. Je retombe dans mes faiblesses, et je te dérobe, ô mon Dieu! des pensées qui ne devraient être que pour toi."

Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire, se levant d'un air inspiré et étendant les bras vers la voûte de la grotte : "Il est temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler Dieu ici!"

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraignit de tomber à genoux et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où était enfermée une urne d'or couverte d'un voile de soie; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes célestes; et lorsque le Solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

Le prêtre ouvrit le calice; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempa un peu de coton dans une huile consacrée; il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mourante, et tout à coup ces fortes paroles lui échappent : "Partez, âme mourante, allez rejoindre votre Créateur!" Relevant alors sa tête abattue, je m'écriai en regardant le vase où était l'huile sainte : "Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à Atala? -Oui, mon fils, dit le vieillard en tombant dans mes bras, la vie éternelle!" Atala venait d'expirer.

b- BERNARDIN DE SAINT PIERRE, *Paul et Virginie*.

On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié: une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect: nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs: "Sauvez-la, sauvez-la; ne la quittez pas!" Mais dans ce moment une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumeux. A cette terrible vue le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux. O jour affreux! hélas! tout fut englouti.

[...]

Cependant on avait mis Paul, qui commençait à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la Rivière des Lataniers, des Noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes ; et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient point sensiblement altérés. Ses yeux étaient fermés ; mais la sérénité était encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait ! À cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement.

c- FLAUBERT, *Madame Bovary*.

Cependant elle n'était plus aussi pâle, et son visage avait une expression de sérénité, comme si le sacrement l'eut guérie.

Le prêtre ne manqua point d'en faire l'observation ; il expliqua même à Bovary que le Seigneur, quelquefois, prolongeait l'existence des personnes lorsqu'il le jugeait convenable pour leur salut ; et Charles se rappela un jour où, ainsi près de mourir, elle avait reçu la communion.

- Il ne fallait peut-être pas se désespérer, pensa-t-il.

En effet, elle regarda tout autour d'elle, lentement, comme quelqu'un qui se réveille d'un songe ; puis, d'une voix distincte, elle demanda son miroir, et elle resta penchée dessus quelque temps, jusqu'au moment où de grosses larmes lui dé coulèrent des yeux. Alors elle se renversa la tête en poussant un soupir et retomba sur l'oreiller.

Sa poitrine aussitôt se mit à haleter rapidement. La langue tout entière lui sortit hors de la bouche ; ses yeux, en roulant, pâlissaient comme deux globes de lampe qui s'éteignent, à la croire déjà morte, sans l'effrayante accélération de ses côtes, secouées par un souffle furieux comme si l'âme eût fait des bonds pour se détacher. Félicité s'agenouilla devant le crucifix, et le pharmacien lui-même fléchit un peu les jarrets, tandis que M. Canivet regardait vaguement sur la place. Bournisien s'était remis en prière, la figure inclinée contre le bord de la couche, avec sa longue soutane noire qui traînait derrière lui dans l'appartement. Charles était de l'autre côté, à genoux, les bras étendus vers Emma. Il avait pris ses mains et il les serrait, tressaillant à chaque battement de son cœur, comme au contrecoup d'une ruine qui tombe. A mesure que le rôle devenait plus fort, l'ecclésiastique précipitait ses oraisons ; elles se mêlaient aux sanglots étouffés de Bovary, et quelquefois tout semblait disparaître dans le sourd murmure des syllabes latines, qui tintaient comme un glas de cloche.

Tout à coup, on entendit sur le trottoir un bruit de gros sabots, avec le frôlement d'un bâton ; et une voix s'éleva, une voix rauque, qui chantait :

*Souvent la chaleur d'un beau jour
fait rêver fillette à l'amour.*

Emma se releva comme un cadavre que l'on galvanise, les cheveux dénoués, la prunelle fixe, béante.

*Pour amasser diligemment
Les épis que la faux moissonne*

*Ma Nanette va s'inclinant
Vers le sillon qui nous les donne.*

- L'Aveugle ! s'écria-t-elle.

Et Emma se mit à rire, d'un rire atroce, frénétique, désespéré, croyant voir la face hideuse du misérable, qui se dressait dans les ténèbres éternelles comme un épouvantement.

*Il souffla bien fort ce jour-là
Et le jupon court s'envola*

Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus.

d- ZOLA, *L'Assommoir*.

Gervaise dura ainsi pendant des mois. Elle dégringolait plus bas encore, acceptait les dernières avanies, mourait un peu de faim tous les jours. Dès qu'elle possédait quatre sous, elle buvait et battait les murs. On la chargeait des sales commissions du quartier. Un soir, on avait parié qu'elle ne mangerait pas quelque chose de dégoûtant ; et elle l'avait mangé, pour gagner dix sous. M. Marescot s'était décidé à l'expulser de la chambre du sixième. Mais, comme on venait de trouver le père Bru mort dans son trou, sous l'escalier, le propriétaire avait bien voulu lui laisser cette niche. Maintenant, elle habitait la niche du père Bru. C'était là-dedans, sur de la vieille paille, qu'elle claquait du bec, le ventre vide et les os glacés. La terre ne voulait pas d'elle, apparemment. Elle devenait idiote, elle ne songeait seulement pas à se jeter du sixième sur le pavé de la cour, pour en finir. La mort devait la prendre petit à petit, morceau par morceau, en la traînant ainsi jusqu'au bout dans la sacrée existence qu'elle s'était faite. Même on ne sut jamais au juste de quoi elle était morte. On parla d'un froid et chaud. Mais la vérité était qu'elle s'en allait de misère, des ordures et des fatigues de sa vie gâtée. Elle creva d'avachissement, selon le mot des Lorilleux. Un matin, comme ça sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours ; et on la découvrit déjà verte, dans sa niche.

Justement, ce fut le père Bazouge qui vint, avec la caisse des pauvres sous le bras, pour l'emballer. Il était encore joliment soûl, ce jour-là, mais bon zig tout de même, et gai comme un pinson. Quand il eut reconnu la pratique à laquelle il avait affaire, il lâcha des réflexions philosophiques, en préparant son petit ménage.

— Tout le monde y passe... On n'a pas besoin de se bousculer, il y a de la place pour tout le monde... Et c'est bête d'être pressé, parce qu'on arrive moins vite... Moi, je ne demande pas mieux que de faire plaisir. Les uns veulent, les autres ne veulent pas. Arrangez un peu ça, pour voir... En v'la une qui ne voulait pas, puis elle a voulu. Alors, on l'a fait attendre... Enfin, ça y est, et, vrai ! elle l'a gagné ! Allons-y gaiement !

Et, lorsqu'il empoigna Gervaise dans ses grosses mains noires, il fut pris d'une tendresse, il souleva doucement cette femme. qui avait eu un si long béguin pour lui. Puis, en l'allongeant au fond de la bière avec un soin paternel, il bégaya, entre deux hoquets :

— Tu sais... écoute bien... c'est moi, Bibi-la-Gaieté, dit le consolateur des dames... Va, t'es heureuse. Fais dodo, ma belle !

Questions :

- Quels sont les points communs entre les deux premiers textes ? En quoi peut-on les qualifier de romantiques ?
- En quoi les deux derniers textes sont-ils différents des deux premiers ?

Corrigé disponible sur demande

V PROLONGEMENT : LE THEME DE LA MORT DANS LA PEINTURE REALISTE :

1° Etude de tableau : COURBET, *L'Enterrement à Ornans.*

- Inspiration de la réalité : on reconnaît les falaises calcaires typiques de la région ; on peut identifier les personnages représentés car ce sont de vrais villageois qui sont venus poser pour le peintre ; vérité des petits détails, jusqu'aux accessoires.
- Refus de l'idéalisation et d'une composition esthétique : variété des regards, vérité de la mort qui nous attend tous comme le suggère la fosse béante au premier plan.
- Transgression des codes habituels : le peintre a choqué en élevant des personnages ordinaires à la dignité de la peinture officielle.
- Dimension satirique à l'égard de l'autorité (on en a fait parfois le symbole de l'avènement de la République) et de la religion (le tableau représenterait pour certains la mort de Dieu).

2° Bilan sur le Réalisme.

- a- L'opposition au Romantisme :
 - Refus de l'idéalisation, dénonciation du rêve, des lieux communs.
 - Rappel sur l'ambiguïté de Flaubert, attiré par le Romantisme à ses débuts puis fortement ironique avec le temps : « il y a en moi deux bonshommes distincts, un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle [...] un autre qui creuse et fouille dans le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit ».
- b- Les caractéristiques du Réalisme :
 - Une enquête et une forte documentation : le fait divers (réel) à la base de *Madame Bovary* ; les recherches de Flaubert en matière juridique ou encore médicale (symptômes de l'empoisonnement à l'arsenic). En 1857, Madame Bovary est attaquée en justice pour son « réalisme grossier et offensant pour la pudeur ». On l'accuse aussi d'immoralité.

- Or pour Flaubert et les réalistes en général, tout est digne d'être dit, il n'y a pas de sujet choquant (cf. *L'Origine du Monde* de Courbet). L'adultère et la mort de Madame Bovary correspondent à une réalité psychologique et sociale. Enfin l'œuvre ne saurait être taxée d'immoralité en raison d'un choix d'écriture de l'auteur : en adoptant un style impersonnel, qu'il voulait impartial comme les Sciences Physiques, Flaubert refuse de porter directement un jugement sur ses personnages dans son roman, c'est au lecteur d'en tirer les conclusions qu'il veut.
- c- Flaubert et sa conception de l'œuvre idéale: pour lui, l'œuvre est belle, non par son sujet, mais d'une part par sa composition, d'autre part par son style : « les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière ; plus l'expression se rapproche de la pensée plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau [...], le style étant à lui tout seul une manière absolue de voir les choses ». Ce qu'il voudrait, c'est « un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, un livre qui se tiendrait de lui-même par la force interne du style ».

Le réalisme refuse donc l'idéalisation et s'appuie sur une documentation précise pour mieux construire une nouvelle façon de voir et dire la société.

Annexe : Question de corpus sur trois extraits :

Comment les trois extraits racontent-ils la première union d'un couple dans la nature ?

a- FLAUBERT, *Madame Bovary*, deuxième partie, chapitre 9.

Au moment où ils entrèrent dans la forêt, le soleil parut.

— Dieu nous protège ! dit Rodolphe.

— Vous croyez ? fit-elle.

— Avançons ! avançons ! reprit-il.

Il claqua de la langue. Les deux bêtes couraient.

De longues fougères, au bord du chemin, se prenaient dans l'étrier d'Emma. Rodolphe, tout en allant, se penchait et il les retirait à mesure. D'autres fois, pour écarter les branches, il passait près d'elle, et Emma sentait son genou lui frôler la jambe. Le ciel était devenu bleu. Les feuilles ne remuaient pas. Il y avait de grands espaces pleins de bruyères tout en fleurs ; et des nappes de violettes s'alternaient avec le fouillis des arbres, qui étaient gris, fauves ou dorés, selon la diversité des feuillages. Souvent on entendait, sous les buissons, glisser un petit battement d'ailes, ou bien le cri rauque et doux des corbeaux, qui s'envolaient dans les chênes.

Ils descendirent. Rodolphe attacha les chevaux. Elle allait devant, sur la mousse, entre les ornières.

Mais sa robe trop longue l'embarrassait, bien qu'elle la portât relevée par la queue, et Rodolphe, marchant derrière elle, contemplait entre ce drap noir et la bottine noire, la délicatesse de son bas blanc, qui lui semblait quelque chose de sa nudité.

Elle s'arrêta.

— Je suis fatiguée, dit-elle.

— Allons, essayez encore ! reprit-il. Du courage !

Puis, cent pas plus loin, elle s'arrêta de nouveau ; et, à travers son voile, qui de son chapeau d'homme descendait obliquement sur ses hanches, on distinguait son visage dans une transparence bleuâtre, comme si elle eût nagé sous des flots d'azur.

— Où allons-nous donc ?

Il ne répondit rien. Elle respirait d'une façon saccadée. Rodolphe jetait les yeux autour de lui et il se mordait la moustache.

Ils arrivèrent à un endroit plus large, où l'on avait abattu des baliveaux. Ils s'assirent sur un tronc d'arbre renversé, et Rodolphe se mit à lui parler de son amour. Il ne l'effraya point d'abord par des compliments. Il fut calme, sérieux, mélancolique.

Emma l'écoutait la tête basse, et tout en remuant, avec la pointe de son pied, des copeaux par terre.

Mais, à cette phrase :

— Est-ce que nos destinées maintenant ne sont pas communes.

— Eh non ! répondit-elle. Vous le savez bien. C'est impossible.

Elle se leva pour partir. Il la saisit au poignet. Elle s'arrêta. Puis, l'ayant considéré quelques minutes d'un œil amoureux et tout humide, elle dit vivement :

— Ah ! tenez, n'en parlons plus... Où sont les chevaux ? Retournons.

Il eut un geste de colère et d'ennui. Elle répéta :

— Où sont les chevaux ? où sont les chevaux ?

Alors, souriant d'un sourire étrange et la prunelle fixe, les dents serrées, il s'avança en écartant les bras. Elle se recula tremblante. Elle balbutiait :

— Oh ! vous me faites peur ! vous me faites mal ! Partons.

— Puisqu'il le faut, reprit-il en changeant de visage.

Et il redevint aussitôt respectueux, caressant, timide. Elle lui donna son bras. Ils s'en retournèrent. Il disait :

— Qu'aviez-vous donc ? Pourquoi ? Je n'ai pas compris ! Vous vous méprenez, sans doute ? Vous êtes dans mon âme comme une madone sur un piédestal, à une place haute, solide et immaculée. Mais j'ai besoin de vous pour vivre ! J'ai besoin de vos yeux, de votre voix, de votre pensée. Soyez mon amie, ma sœur, mon ange !

Et il allongeait son bras et lui en entourait la taille. Elle tâchait de se dégager mollement. Il la soutenait ainsi, en marchant.

Mais ils entendirent les deux chevaux qui broutaient le feuillage.

— Oh ! encore, dit Rodolphe. Ne partons pas ! Restez !

Il l'entraîna plus loin, autour d'un petit étang, où des lentilles d'eau faisaient une verdure sur les ondes. Des nénuphars flétris se tenaient immobiles entre les joncs. Au bruit de leurs pas dans l'herbe, des grenouilles sautaient pour se cacher.

— J'ai tort, j'ai tort, disait-elle. Je suis folle de vous entendre.

— Pourquoi ?... Emma ! Emma !

— Oh ! Rodolphe !... fit lentement la jeune femme en se penchant sur son épaule.

Le drap de sa robe s'accrochait au velours de l'habit. Elle renversa son cou blanc, qui se gonflait d'un soupir ; et, défaillante, tout en pleurs, avec un long frémissement et se cachant la figure, elle s'abandonna.

Les ombres du soir descendaient ; le soleil horizontal, passant entre les branches, lui éblouissait les yeux. Ça et là, tout autour d'elle, dans les feuilles ou par terre, des taches lumineuses tremblaient, comme si des colibris, en volant, eussent éparpillé leurs plumes. Le silence était partout ; quelque chose de doux semblait sortir des arbres ; elle sentait son cœur, dont les battements recommençaient, et le sang circuler dans sa chair comme un fleuve de lait. Alors, elle entendit tout au loin, au delà du bois, sur les autres collines, un cri vague et prolongé, une voix qui se traînait, et elle l'écoutait silencieusement, se mêlant comme une musique aux dernières vibrations de ses nerfs émus. Rodolphe, le cigare aux dents, raccommodait avec son canif une des deux brides cassée.

b- MAUPASSANT, *Une partie de campagne.*

Cependant un grondement continu qu'on distinguait vaguement depuis quelque temps s'approchait très vite. La rivière elle-même semblait frémir comme si le bruit sourd montait de ses profondeurs.

" Qu'est-ce qu'on entend ? " demanda-t-elle.

C'était la chute du barrage qui coupait le fleuve en deux à la pointe de l'île. Lui se perdait dans une explication, lorsque, à travers le fracas de la cascade, un chant d'oiseau qui semblait très lointain les frappa. " Tiens, dit-il, les rossignols chantent dans le jour : c'est donc que les femelles couvent. "

Un rossignol ! Elle n'en avait jamais entendu, et l'idée d'en écouter un fit se lever dans son cœur la vision des poétiques tendresses. Un rossignol ! c'est-à-dire l'invisible témoin des rendez-vous d'amour qu'invoquait Juliette sur son balcon : cette musique du ciel accordée aux baisers des hommes ; cet éternel inspirateur de toutes les romances langoureuses qui ouvrent un idéal bleu aux pauvres petits cœurs des fillettes attendries !

Elle allait donc entendre un rossignol.

" Ne faisons pas de bruit, dit son compagnon, nous pourrions descendre dans le bois et nous asseoir tout près de lui. "

La yole semblait glisser. Des arbres se montrèrent sur l'île, dont la berge était si basse que les yeux plongeaient dans l'épaisseur des fourrés. On s'arrêta ; le bateau fut attaché ; et, Henriette s'appuyant sur le bras de Henri, ils s'avancèrent entre les branches. " Courbez-vous ", dit-il. Elle se courba, et ils pénétrèrent dans un inextricable fouillis de lianes, de feuilles et de roseaux, dans un asile introuvable qu'il fallait connaître et que le jeune homme appelait en riant " son cabinet particulier ".

Juste au-dessus de leur tête, perché dans un des arbres qui les abritaient, l'oiseau s'égosillait toujours. Il lançait des trilles et des roulades, puis filait de grands sons vibrants qui emplissaient l'air et semblaient se perdre à l'horizon, se déroulant le long du fleuve et s'envolant au-dessus des plaines, à travers le silence de feu qui appesantissait la campagne.

Ils ne parlaient pas de peur de le faire fuir. Ils étaient assis l'un près de l'autre, et, lentement, le bras de Henri fit le tour de la taille de Henriette et l'enserra d'une pression douce. Elle prit, sans colère, cette main audacieuse, et elle l'éloignait sans cesse à mesure qu'il la rapprochait n'éprouvant du reste aucun embarras de cette caresse, comme si c'eût été une chose toute naturelle qu'elle repoussait aussi naturellement.

Elle écoutait l'oiseau, perdue dans une extase. Elle avait des désirs infinis de bonheur, des tendresses brusques qui la traversaient, des révélations de poésies surhumaines, et un tel amollissement des nerfs et du cœur, qu'elle pleurait sans savoir pourquoi. Le jeune homme la serrait contre lui maintenant ; elle ne le repoussait plus, n'y pensant plus.

Le rossignol se tut soudain. Une voix éloignée cria : " Henriette !

-- Ne répondez point, dit-il tout bas, vous feriez envoler l'oiseau. "

Elle ne songeait guère non plus à répondre.

Ils restèrent quelque temps ainsi. Mme Dufour était assise quelque part, car on entendait vaguement, de temps en temps, les petits cris de la grosse dame que lutinait sans doute l'autre canotier.

La jeune fille pleurait toujours, pénétrée de sensations très douces, la peau chaude et piquée partout de chatouillements inconnus. La tête de Henri était sur son épaule ; et, brusquement, il la baisa sur les lèvres. Elle eut une révolte furieuse et, pour l'éviter, se rejeta sur le dos. Mais il s'abattit sur elle, la couvrant de tout son corps. Il poursuivit longtemps cette bouche qui le fuyait, puis, la joignant, y attacha la sienne. Alors, affolée par un désir formidable, elle lui rendit son baiser en l'étreignant sur sa poitrine, et toute sa résistance tomba comme écrasée par un poids trop lourd.

Tout était calme aux environs. L'oiseau se mit à chanter. Il jeta d'abord trois notes pénétrantes qui semblaient un appel d'amour, puis, après un silence d'un moment, il commença d'une voix affaiblie des modulations très lentes.

Une brise molle glissa, soulevant un murmure de feuilles, et dans la profondeur des branches passaient deux soupirs ardents qui se mêlaient au chant du rossignol et au souffle léger du bois.

Une ivresse envahissait l'oiseau, et sa voix s'accélérait peu à peu comme un incendie qui s'allume ou une passion qui grandit, semblait accompagner sous l'arbre un crépitement de baisers. Puis le délire

de son gosier se déchaînait éperdument. Il avait des pâmoisons prolongées sur un trait, de grands spasmes mélodieux.

Quelquefois il se reposait un peu, filant seulement deux ou trois sons légers qu'il terminait soudain par une note suraiguë. Ou bien il partait d'une course affolée, avec des jaillissements de gammes, des frémissements, des saccades, comme un chant d'amour furieux, suivi par des cris de triomphe.

Mais il se tut, écoutant sous lui un gémissement tellement profond qu'on l'eût pris pour l'adieu d'une âme. Le bruit s'en prolongea quelque temps et s'acheva dans un sanglot.

c- ORWELL, 1984.

— C'est presque le Pays Doré, murmura-t-il.

— Le Pays Doré ?

— Ce n'est rien. Ce n'est rien. Un paysage que j'ai ; parfois vu en rêve.

— Regardez, chuchota Julia.

Une grive s'était posée sur une branche à moins de «cinq mètres, presque au niveau de leurs visages. Peut-être ne les avait-elle pas vus. Elle était au soleil, eux à l'ombre. Elle ouvrit les ailes, les replia ensuite soigneusement, baissa la tête un moment comme pour rendre hommage au soleil, puis se mit à déverser un flot d'harmonie. Dans le silence de l'après-midi, l'ampleur de la voix était surprenante. Winston et Julia s'accrochèrent l'un à l'autre, fascinés. La musique continuait, encore et encore, minute après minute, avec des variations étonnantes qui ne se répétaient jamais, comme si l'oiseau, délibérément, voulait montrer sa virtuosité. Parfois il s'arrêtait quelques secondes, ouvrait les ailes et les refermait, gonflait son jabot tacheté et, de nouveau, faisait éclater son chant.

Winston le regardait avec un vague respect. Pour qui, pour quoi cet oiseau chantait-il ? Aucun compagnon, aucun rival ne le regardait. Qu'est-ce qui le poussait à se poser au bord d'un bois solitaire et à verser sa musique dans le néant ?

Il se demanda si, après tout, il n'y aurait pas un microphone caché quelque part à côté. Julia et lui n'avaient parlé qu'en chuchotant. Il n'enregistrerait pas ce qu'ils avaient dit, mais il enregistrerait le chant de la grive. À l'autre extrémité de l'instrument, peut-être quelque petit homme scarabée écoutait intensément, écoutait *cela*.

Mais le flot de musique balaya par degrés de son esprit toute préoccupation. C'était comme une substance liquide qui se déversait sur lui et se mêlait à la lumière du soleil filtrant à travers les feuilles. Il cessa de penser et se contenta de sentir. La taille de la fille était douce et chaude au creux de son bras. Il la tourna vers lui et ils se trouvèrent poitrine contre poitrine. Le corps de Julia semblait se fondre dans le sien. Il fléchissait partout comme de l'eau sous les mains. Leurs bouches s'attachèrent l'une à l'autre. C'était tout à fait différent des durs baisers qu'ils avaient échangés plus tôt. Quand ils séparèrent leurs bouches, tous deux soupirèrent profondément. L'oiseau prit peur et s'envola dans un claquement d'ailes.

Winston approcha ses lèvres de l'oreille de Julia.

— Maintenant, chuchota-t-il.

— Pas ici, répondit-elle en chuchotant aussi. Venez sous le couvert. C'est plus sûr.

[...]

Il s'agenouilla devant elle et prit ses mains dans les siennes.

— As-tu déjà fait cela ?

— Naturellement. Des centaines de fois... Allons ! Des vingtaines de fois, de toute façon.

— Avec des membres du Parti ?

— Oui. Toujours avec des membres du Parti.

— Avec des membres du Parti intérieur ?

— Pas avec ces cochons, non. Mais il y en a des tas qui voudraient, s'ils avaient le quart d'une chance. Ils ne sont pas les petits saints qu'ils veulent se faire croire !

Le cœur de Winston bondit. Elle l'avait fait des vingtaines de fois. Il aurait voulu que ce fût des centaines, des milliers de fois. Tout ce qui laissait entrevoir une corruption l'emplissait toujours d'un espoir fou. Qui sait ? Peut-être le Parti était-il pourri en dessous ? Peut-être son culte de l'abnégation et de l'énergie n'était-il simplement qu'une comédie destinée à cacher son iniquité ? Si Winston avait pu leur donner à tous la lèpre ou la syphilis, comme il l'aurait fait de bon cœur ! N'importe quoi qui pût pourrir, affaiblir, miner. Il l'attira vers le sol et ils se trouvèrent à genoux, face à face.

— Écoute. Plus tu as eu d'hommes, plus je t'aime. Comprends-tu cela ?

— Oui. Parfaitement.

— Je hais la pureté. Je hais la bonté. Je ne voudrais d'aucune vertu nulle part. Je voudrais que tous soient corrompus jusqu'à la moelle. Aimes-tu l'amour ? Je ne veux pas parler simplement de moi, je veux dire l'acte lui-même.

— J'adore cela.

C'était par-dessus tout ce qu'il désirait entendre. Pas simplement l'amour qui s'adresse à une seule personne, mais l'instinct animal, le désir simple et indifférencié. Là était la force qui mettrait le Parti en pièces. Il la pressa sur l'herbe, parmi les jacinthes tombées. Cette fois, il n'y eut aucune difficulté. Le souffle qui gonflait et abaissait leurs poitrines ralentit son rythme et reprit sa cadence normale. Ils se séparèrent dans une sorte d'agréable impuissance. Le soleil semblait être devenu plus chaud. Ils avaient tous deux sommeil. Il chercha la combinaison mise de côté et l'étendit en partie sur elle. Et presque immédiatement ils s'endormirent. Ils dormirent environ une demi-heure.

Question de corpus : Comment les trois extraits racontent-ils la première union d'un couple dans la nature ?

Corrigé disponible sur demande

PROLONGEMENT de la réflexion sur le réalisme: une deuxième séquence inscrite dans le cadre de Lycéens au cinéma :

ANALYSE DE FILM : *LE PETIT LIEUTENANT* DE XAVIER BEAUVOIS

Du rêve aux désillusions (II) : comment la démythification s'ouvre-t-elle à un certain humanisme ?

La séquence prolonge la réflexion avec d'autres romans du XIX^{ème} siècle (*Le Père Goriot* de BALZAC et *L'Assommoir* de ZOLA) et un autre tableau (*L'Absinthe* de DEGAS) mis en relation avec le film étudié.

Les brouillons correspondant à l'extrait 1

il y avait – Deux fois par mois pendant
 huit jours il venait au couvent la Dumesnil (portrait en
 3 ligne) prête des romans – vide - [texte en marge
 écrit de bas en haut] S'assit dans la chaise sculptée de W. Scott
 et donjons
 rêva bahuts, reines malheureuses & ménestrels
 chevaliers et petits pages

Folio 141

il y
 nommée la Dumesnil
 il y avait au couvent une ~~per~~ vieille fille qui venait
 mois huit
 toutes les semaines pendant jours ~~raccomoder~~
 travailler à la lingerie. elle ~~était~~ protégée par
 de loin
 l'archevêché comme appartenant à une ancienne famille
 de gentilshommes ruinée pendant la Révolution. – elle
 elle à cause de cela avec des pensionnaires
 aussi mangeait-elle au réfectoir & on la traitait –
 égards
 avec que considérations plus respectueusement qu'une et faisait ensuite
 pendant la récréation
 avec les religieuses
 un petit doigt de
 autour du poêle
 causettes avant de
 remonter à son l'ouvrage à la table des quand après
 ouvrière. cette - avec les pensionnaires. Dans la récréation
 où elle restait à faire la causettes avec
 qui suivait le dîner, elle faisait, les grandes de la première
 leur - - - elle était remontée doigt
 étude, les bonnes sœurs & elle, faisaient ensemble un petit
 bout de causettes autour du poêle. elle leur contait des petites nouvelles, leur rapportait des cancons des autres
 pensions
 événements
 où elle allait, ou les entretenait des changements
 arrivés
 survenus dans le personnel des ~~sg~~ paroisses depuis semaines dernière tels que
 ou
 la huitaine ~~comme des~~ les mariages, enterrements &
 & nominations des desservans - & prédicateurs nouveaux le tout
 baptêmes, nominations des desservants avec des détails
 les personnes en pensait un peu
 sur les toilettes, et ce qu'on disait dans les

Puis
 sacristies. Mais quand l'heure de se séparer était
 bientôt
 lentement et là toute seule
 venue – elle remontait à son ouvrage, où dès qu'elle
 toute seule ardente
 était seule les pieds sur sa chaufferette, après
 et s'étant préalablement bourr - tranquille - & sans
 que personne vint la troubler faisait la sieste
 sa carreaux d'un côté sa de l'autre
 son mouchoir à droite & sa tabatière à gauche
 et qu'elle avait fait
 après elle commençait à faire une petite
 sieste
 somme d'une heure & demie – après quoi elle
 tirait un roman de sa poche & se mettait
 tranquillement à lire. – entre les
 chapitres elle faisait qqes points
 p^r se reposer l'esprit

Folio 144

Puis quand arrive – à 6 h. et demie elle descendait p^r allumer
 sa chandelle, & restait dans la cuisine jusqu'à 7 h.
 ensuite et quand le souper
 où l'on sonnait le souper – après quoi elle s'en allait
 retournait chez elle – en ville –
 Souvent dans la journée pendant les heures d'étude
 On s'éch les demois jeunes filles des élèves s'échappaient qqfois de l'étude p^r l'aller voir – Emma et M^{elle}
 Rouault était de celles
 qu'elle aimait le mieux, car elle s'attachait de préférence
 jeunes
 aux personnes les plus naturellement la Dumesnil
 comme une personne de aristocrate qu'elle était, s'attachait aimait les personnes naturellement élégantes d'
 de préférence aux natures distingués par elles-mêmes, sans
 considération de leur fortune. – elle savait qqes petits
 chansons galantes
 par cœur des romances amoureuses du siècle passé. – elle qu'elle chantait à demi voix tout en poussant son
 aiguille.
 on l'aimait beaucoup – c'était la confidente – elle vous
 faisait des petites commissions en cachette, vous achetait
 des tablettes de chocolat & vous prêtait des livres amusants
 en --- cartonnés sur
 en cachette – ils étaient reliés en verte, gras à tous les
 et qui avaient prétentieux
 pages & portaient p^r titre des noms de femme prétentieux
 ou comme Flore, Amanda, - Yseult. Ce n'était qu'enlèvement
 et
 amants amantes avec les
 qu'amours & enlèvements, postillons qu'on tue à
 dames
 femmes infortunées

tous les relais, ~~des~~ ~~[illis.]~~ persécutées qui s'évanouissaient sermens, médaillons
 larmes, baisers suicides
 dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue
 chevaux qu'on crève à toutes les pages troubles de ~~[illis.]~~ l'âme
 à tous les relais, forêts sombres, médaillons
~~sanglots~~
~~médailles~~ bagues en cheveux aux étoiles
 des ivresses rossignols qui sanglots et suicides ~~des~~ où l'on vogue
 serments, larmes et baisers – avec nacelles, ~~[illis.]~~
 - fiancés plus courageux que des lions, doux rossignols dans les bosquet |
 comme des cygnes, | dévouements, des suicides
 savoir vivre-
 savoir vivre | de tout degrés
 par délicatesse | dévouemens à tous les degrés |
 fiancés sacrifices de

toujours bien mis,
 habillés
 et qui
 messieurs braves comme des lions, doux comme des
 vertueux comme on ne l'est pas – très bien
 agneaux & toujours bien mis et qui pleurant
 comme des fontaines urnes – et toujours
 bien habillés

.....

Folio 143

~~ensuite~~ elle s'éprit de choses historiques
 Avec W. Scott plus tard / elle s'éprit de choses historiques
 elle
 alors rêva bahuts, salles des gardes, ménestrels et petits pages
 vivre -vieu -toit pointu
 elle aurait voulu dans qqe vieux manoir à tourelles
 entouré d'un lac, au milieu des bois, comme ces châtelaines
 au long corsage, qui silencieuses / et dolentes/ derrière le vitrail
 silencieuse silencieuses
 des ogives passaient leurs jours tout assises, le coude sur la pierre,
 silencieuses toutes
 et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne
 s'avancant qui
 un Cavalier à plume blanche qui galoppant sur un cheval
 noir.

Folio 142

il y avait au couvent une vieille fille nommée la Dumesnil
 qui venait tous les mois pendant huit jours travailler
 à la lingerie. protégée par l'archevêché comme appartenant
 de loin

comme des

lune dans
voguant
~~et clairs de lune~~, messieurs braves
comme des lions, doux
agneaux, vertueux
comme on ne l'est pas, toujours
bien mis & qui
pleurent comme des urnes.



Folio 74

Il y avait au couvent une vieille fille nommée la Dumesnil qui
~~quinze~~ / ~~travaillait~~
venait tous les mois, pendant ~~huit~~ jours, travailler à la lingerie.
~~huit~~

Protégée par l'archevêché comme appartenant ~~de loin~~, à une ancienne
~~dans sous~~
famille de gentilshommes ruinée ~~pendant~~ la Révolution, elle mangeait
~~[illis.]~~

au réfectoire à la table des Bonnes Sœurs, et faisait avec elles,
après le repas, un petit bout de Causette autour de poêle, avant
Souvent

de remonter à son ouvrage. Les pensionnaires ~~dans la journée~~
s'échappaient de l'étude p^r l'aller voir. elle savait par cœur
des chansons galantes du siècle passé, qu'elle chantait à demi voix,
tout en poussant son aiguille. Elle contait des histoires, & vous
apprenait des nouvelles, faisait en ville vos commissions, et ~~même~~
~~en cachette~~ ~~[illis.]~~

prêtait aux grandes quelque roman ~~bien amusant~~ qu'elle avait
en cachette

toujours dans les poches de son tablier, et dont la bonne
dévoraient avidement
demoiselle, elle-même, ~~les deux pieds sur sa chaufferette~~ lisait
tranquillement de longs chapitres, dans les intervalles de sa besogne.

Ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées
s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à
tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêts sombres,
&

troubles du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles
au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs braves
comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on
ne l'est pas, toujours bien mis - et qui pleurent comme des

urnes. Pendant six mois, à quinze ans, Emma ~~se roula donc~~
~~se graissa~~
mains

donc les ~~doigts~~ à tout cette poussière [illis.]
l'esprit dans tout ce fond poudreux des vieux cabinets de lecture
~~de province~~ Avec Walter Scott plus tard, elle s'éprit de choses

historiques, rêva bahuts, salle des gardes et ménestrels.

quelque un / à tourelles /
Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, entouré
d'un lac, au milieu des bois | comme ces châtelaines au long
corsage qui derrière le vitrail des ogives
sous le trèfle des ogives

Folio 57 ¶ Il y

avait au couvent une vieille fille nommée la Dumesnil
qui venait tous les mois, pendant huit jours, travail-
ler à la lingerie. Protégée par l'Archevêché com-
me appartenant à une ancienne famille de Gentils-
hommes ruinée sous la Révolution, elle mangeait
au réfectoire à la table des bonnes soeurs, et faisait avec
elles après le repas, un petit bout de causerie au coin du
poêle, avant de remonter à son ouvrage. Souvent les
pensionnaires s'échappaient de l'étude pour l'aller voir.
Elle savait par coeur des chansons galantes du siècle
passé, qu'elle chantait à demi-voix, tout en poussant son
aiguille. Elle contait des histoires, vous apprenait des
nouvelles, faisait en ville vos commissions, et prêtait
aux grandes en cachette, quelque roman qu'elle avait
toujours dans les poches de son tablier, et dont la bonne
demoiselle elle-même, dévorait avidement de longs chapi-
avalait
tres, dans les intervalles de sa besogne. Ce n'étaient qu'amours

Folio 58

amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant
dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous
les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages,
forêts sombres, troubles du cœur, serments, sanglots,
larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols
dans les bosquets, messieurs braves comme des lions,
doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est
pas, toujours bien mis et qui pleurent comme des
urnes. Pendant six mois, à quinze ans, Emma se
graisa donc les mains à cette poussière des vieux cabi-
nets de lecture ! Avec Walter Scott plus tard, elle s'éprit
de choses historiques, rêva bahuts, salle des gardes
et ménestrels. Elle aurait voulu vivre dans quelque
vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsa-
ge qui sous le trèfle des ogives, passaient leurs jours le
coude sur la pierre et le menton dans la main, à
regarder venir du fond de la campagne, un cavalier
à plume blanche qui galoppe sur un cheval noir.

Extraits de la correspondance concernant la rédaction des comices agricoles :

À LOUISE COLET.

En partie inédite en 1927.

[Croisset] Mercredi soir, minuit [7 septembre 1853].

J'ai repris la *Bovary*. Voilà depuis lundi cinq pages d'à peu près faites ; à *peu près* est le mot, il faut s'y remettre. Comme c'est difficile ! J'ai bien peur que mes *comices* ne soient trop longs. C'est un dur endroit. J'y ai *tous* mes personnages de mon livre en action et en dialogue, les uns mêlés aux autres, et par là-dessus un grand paysage qui les enveloppe. Mais, si je réussis, ce sera bien symphonique.

À LOUISE COLET.

Lundi soir, minuit et demi [Croisset, 12 septembre 1853].

La tête me tourne d'embêtement, de découragement, de fatigue ! J'ai passé quatre heures sans pouvoir faire *une* phrase. Je n'ai pas aujourd'hui écrit une ligne, ou plutôt j'en ai bien griffonné cent ! Quel atroce travail ! Quel ennui ! oh ! l'Art ! l'Art ! Qu'est-ce donc que cette chimère enragée qui nous mord le cœur, et pourquoi ? Cela est fou de se donner tant de mal ! Ah ! la *Bovary*, il m'en souviendra ! J'éprouve maintenant comme si j'avais des lames de canif sous les ongles, et j'ai envie de grincer des dents. Est-ce bête ! Voilà donc où mène ce doux passe-temps de la littérature, cette crème fouettée. Ce à quoi je me heurte, c'est à des situations communes et un dialogue trivial. Bien écrire *le médiocre* et faire qu'il garde en même temps son aspect, sa coupe, ses mots même, cela est vraiment diabolique, et je vois se défiler maintenant devant moi de ces gentilles en perspective pendant trente pages au moins. ça s'achète cher, le style ! Je recommence ce que j'ai fait l'autre semaine. Deux ou trois effets ont été jugés hier par Bouilhet ratés, et avec raison. Il faut que je redémolisse presque toutes mes phrases.

À LOUISE COLET.

[Croisset] Vendredi minuit [30 septembre 1853].

Me voilà à peu près au milieu de mes comices (j'ai fait quinze pages ce mois, mais non finies). Est-ce bon ou mauvais ? Je n'en sais rien. Quelle difficulté que le dialogue, quand on veut surtout que le dialogue ait du *caractère* ! Peindre par le dialogue et qu'il n'en soit pas moins vif, précis et toujours distingué en restant même banal, cela est monstrueux et je ne sache personne qui l'ait fait dans un livre. Il faut écrire les dialogues dans le style de la comédie et les narrations avec le style de l'épopée.

Ce soir, j'ai encore recommencé sur un nouveau plan ma maudite page des lampions que j'ai déjà écrite quatre fois. Il y a de quoi se casser la tête contre le mur ! Il s'agit (en une page) de peindre les gradations d'enthousiasme d'une multitude à propos d'un bonhomme qui, sur la façade d'une mairie, place successivement plusieurs lampions. Il faut qu'on voie la foule gueuler d'étonnement et de joie ; et *cela sans charge* ni réflexions de l'auteur. Tu t'étonnes quelquefois de mes lettres, me dis-tu. Tu trouves qu'elles sont bien écrites. Belle malice ! Là, j'écris ce que je pense. Mais penser pour d'autres comme ils eussent pensé, et les faire parler, quelle différence ! Dans ce moment-ci, par exemple, je viens de montrer, dans un dialogue qui roule sur la pluie et le beau temps, un particulier qui doit être à la fois bon enfant, commun, un peu canaille et prétentieux ! Et à travers tout cela, il faut qu'on voie qu'il *pousse sa pointe*. Au reste, toutes les difficultés que l'on éprouve en écrivant viennent du *manque d'ordre*. C'est une conviction que j'ai maintenant. Si vous vous acharnez à une tournure ou à une expression qui n'arrive pas, *c'est que vous n'avez pas l'idée*. L'image, ou le sentiment bien net dans la tête, amène le mot sur le papier. L'un coule de l'autre.

À LOUISE COLET.

[Croisset] Mercredi, minuit [12 octobre 1853].

J'ai *la tête en feu*, comme il me souvient de l'avoir eue après de longs jours passés à cheval. C'est que j'ai aujourd'hui rudement chevauché ma plume. J'écris depuis midi et demi sans désemparer (sauf de temps à autre pendant cinq minutes pour fumer une pipe, et une heure tantôt pour dîner). Mes comices m'embêtaient tellement que j'ai lâché là, pour jusqu'à ce qu'ils soient finis, grec et latin. Et je ne fais plus que ça à partir d'aujourd'hui. ça dure trop ! Il y a de quoi crever, et puis je veux t'aller voir.

Bouilhet prétend que ce sera la plus belle scène du livre. Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle sera neuve et que l'intention en est bonne. Si jamais les effets d'une symphonie ont été reportés dans un livre, ce sera là. *Il faut que ça hurle par l'ensemble*, qu'on entende à la fois des beuglements de taureaux, des soupirs d'amour et des phrases d'administrateurs. Il y a du soleil sur tout cela, et des coups de vent qui font remuer les grands bonnets. Mais les passages les plus difficiles de *Saint Antoine* étaient jeux d'enfant en comparaison. J'arrive au dramatique rien que par l'entrelacement du dialogue et les oppositions de caractère. Je suis maintenant en plein. Avant huit jours, j'aurai passé le nœud d'où tout dépend. Ma cervelle me semble petite pour embrasser d'un seul coup d'œil cette situation complexe. J'écris dix pages à la fois, sautant d'une phrase à l'autre.

À LOUISE COLET.

[Croisset] 1 heure, nuit de lundi [17-18 octobre 1853].

J'ai fait ce matin mes adieux à Bouilhet. Le voilà parti pour moi. Il reviendra samedi ; je le reverrai peut-être encore deux autres fois. Mais c'est fini, les vieux dimanches sont rompus. Je vais être seul, maintenant, seul, seul. Je suis navré d'ennui et humilié d'impuissance. Le fond de mes *comices* est à refaire, c'est-à-dire tout mon dialogue d'amour dont je ne suis qu'à la moitié. Les idées me manquent. J'ai beau me creuser la tête, le cœur et les sens, il n'en jaillit rien. J'ai passé aujourd'hui toute la journée, et jusqu'à maintenant, à me vautrer à toutes les places de mon cabinet, sans pouvoir non seulement écrire *une* ligne, mais trouver une pensée, un mouvement !
Vide, vide complet.

Ce livre, au point où j'en suis, me torture tellement (et si je trouvais un mot plus fort, je l'emploierais) que j'en suis parfois malade *physiquement*. Voilà trois semaines que j'ai souvent des souleurs à défaillir. D'autres fois, ce sont des oppressions ou bien des envies de vomir à table. Tout me dégoûte. Je crois qu'aujourd'hui je me serais pendu avec délices, si l'orgueil ne m'en empêchait. Il est certain que je suis tenté parfois de foutre tout là, et la *Bovary* d'abord. Quelle sacrée maudite idée j'ai eue de prendre un sujet pareil ! Ah ! je les aurai connues, les *affres* de l'Art !

Je me donne encore quinze jours pour en finir. Au bout de ce temps-là, si rien de bon n'est venu, je lâche le roman indéfiniment et jusqu'à ce que je ressente le besoin d'écrire. Je t'irais bien voir tout de suite, mais je suis tellement irrité, irritant, maussade, que ce serait un triste cadeau à te faire que ma visite. Sacré nom de Dieu, comme je rage !

À LOUISE COLET.

[Croisset] Mardi soir, minuit [25 octobre 1853].

La *Bovary* remarque. Bouilhet a été content dimanche. Mais il était dans un tel état d'esprit, et si disposé au tendre (pas à mon endroit cependant) qu'il l'a peut-être jugée trop bien. J'attends une seconde lecture pour être convaincu que je suis dans le bon chemin. Je ne dois pas en être loin, cependant. Ces comices me demanderont bien encore six belles semaines (un bon mois après mon retour de Paris). Mais je n'ai plus guère que des difficultés d'exécution. Puis il faudra récrire le tout, car c'est un peu gâché comme style. Plusieurs passages auront besoin d'être réécrits, et d'autres désécrits. Ainsi, j'aurai été depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de novembre à écrire *une scène* ! Et si elle m'amusait encore ! Mais ce livre, quelque bien réussi qu'il puisse être, ne me plaira jamais. Maintenant que je le comprends bien dans tout son ensemble, il me dégoûte. Tant pis, ç'aura été une bonne école. J'aurai appris à faire du dialogue et du portrait. J'en écrirai d'autres ! Le plaisir de la critique a bien aussi son charme et, si un défaut que l'on découvre dans son oeuvre vous fait concevoir

une beauté supérieure, cette conception seule n'est-elle pas en soi-même une volupté, presque une promesse ?

[Croisset, 10 décembre [?] 1853.]

[Pléiade : 8 décembre 1853]

J'espère d'ici à ton arrivée avancer ferme la *Bovary*. Si ma scène d'amour n'est pas faite, elle le sera aux trois quarts. Sais-tu combien les comices (recopiés) tiennent de pages ? 23. Et j'y suis depuis le commencement de septembre. Quels piètres primesautiers nous faisons, avouons-le !

À LOUISE COLET.

En partie inédite en 1927.

[Croisset] Nuit de vendredi, 2 heures [23 décembre 1853].

Il faut t'aimer pour t'écrire ce soir, car je suis *épuisé*. J'ai un casque de fer sur le crâne. Depuis 2 heures de l'après-midi (sauf vingt-cinq minutes à peu près pour dîner), j'écris de la *Bovary*, je suis [...], en plein, au milieu ; on sue et on a la gorge serrée. Voilà une des rares journées de ma vie que j'ai passée dans l'illusion, complètement et depuis un bout jusqu'à l'autre. Tantôt, à 6 heures, au moment où j'écrivais le mot attaque de nerfs, j'étais si emporté, je gueulais si fort et sentais si profondément ce que ma petite femme éprouvait, que j'ai eu peur moi-même d'en avoir une. Je me suis levé de ma table et j'ai ouvert la fenêtre pour me calmer. La tête me tournait. J'ai à présent de grandes douleurs dans les genoux, dans le dos et à la tête. Je suis comme un homme qui a trop [...] (pardon de l'expression), c'est-à-dire en une sorte de lassitude pleine d'enivements. Et puisque je suis *dans l'amour*, il est bien juste que je ne m'endorme pas sans t'envoyer une caresse, un baiser et toutes les pensées qui me restent. Cela sera-t-il bon ? Je n'en sais rien (je me hâte un peu pour montrer à Bouilhet un ensemble quand il va venir). Ce qu'il y a de sûr, c'est que ça marche vivement depuis une huitaine. Que cela continue ! car je suis fatigué de mes lenteurs. Mais je redoute le réveil, les désillusions des pages recopiées ! N'importe, bien ou mal, c'est une délicieuse chose que d'écrire, que de ne plus être *soi*, mais de circuler dans toute la création dont on parle. Aujourd'hui par exemple, homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse à la fois, je me suis promené à cheval dans une forêt, par un après-midi d'automne, sous des feuilles jaunes, et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'ils se disaient et le soleil rouge qui faisait s'entrefermer leurs paupières noyées d'amour. Est-ce orgueil ou piété, est-ce le débordement niais d'une satisfaction de soi-même exagérée ? ou bien un vague et noble instinct de religion ? Mais quand je rumine, après les avoir subies, ces jouissances-là, je serais tenté de faire une prière de remerciement au bon Dieu, si je savais qu'il pût m'entendre. Qu'il soit donc béni pour ne pas m'avoir fait naître marchand de coton, vaudevilliste, homme d'esprit, etc. !

[Pléiade : 2 janvier 1854]

J'ai eu Bouilhet vendredi soir, samedi et hier matin. Il reviendra mercredi pour jusqu'à la fin de la semaine. Nous n'avons guère, jusqu'à présent, eu le temps de causer que de nous. Tout a presque été employé aux *Fossiles* et à la *Bovary*. Il a été content de ma baisade. Mais, avant le dit passage, j'en ai un de transition, qui contient huit lignes, qui m'a demandé trois jours, où il n'y a pas un mot de trop, et qu'il faut pourtant refaire encore parce que c'est trop lent. C'est un dialogue direct qu'il faut remettre à l'indirect, et où je n'ai pas la place nécessaire de dire ce qu'il faut dire. Tout cela doit être rapide et lointain comme plan, tant il faut que ce soit perdu et peu visible dans le livre ! Après quoi, j'ai encore trois ou quatre autres corrections infiniment minimes, mais qui me demanderont bien toute l'autre semaine ! Quelle lenteur ! quelle lenteur ! N'importe, j'avance. J'ai fait un grand pas, et je sens en moi un allègement intérieur qui me rend tout gaillard, quoique ce soir j'aie littéralement sué de peine. C'est si difficile de défaire ce qui est fait, et bien fait, pour fourrer du neuf à la place, sans qu'on voie l'encastrement.

[Croisset], Nuit de lundi, 1 heure [janvier 1854].

[Pléiade : 23 janvier 1854]

J'ai passé deux exécrables journées, samedi et hier. Il m'a été impossible d'écrire une ligne. Ce que j'ai juré, gâché de papier et trépigné de rage, est impossible à savoir. J'avais à faire un passage psychologico-nerveux des plus déliés, et je me perdais continuellement dans les métaphores, au lieu de préciser les faits. Ce livre, qui n'est qu'en style, a pour danger continuel le style même. La phrase me grise et je perds de vue l'idée. L'univers entier me sifflerait aux oreilles, que je ne serais pas plus abîmé de honte que je ne le suis quelquefois. Qui n'a senti de ces impuissances, où il semble que votre cervelle se dissout comme un paquet de linge pourri ? Et puis le vent resouffle, la voile s'enfle. Ce soir, en une heure, j'ai écrit toute une demi-page. Je l'aurais peut-être achevée, si je n'eusse entendu sonner l'heure et pensé à toi.

À LOUISE COLET.

Entièrement inédite en 1927.

Mercredi minuit.

[Pléiade : 18 janvier 1854]

J'ai encore 5 à 6 pages avant d'aller te voir. Il faut que je finisse la lune de miel de mes amants. J'écris présentement des choses fort amoureuses et extra-pohétiques. Le difficile c'est de ne pas être *trop ardent*, en ayant peur de tomber dans le bleuâtre.

À LOUISE COLET.

En partie inédite en 1927.

[Croisset] Vendredi soir, minuit [7 avril 1854].

Je viens de recopier au net tout ce que j'ai fait depuis le jour de l'an, ou pour mieux dire depuis le milieu de février, puisqu'à mon retour de Paris j'ai tout brûlé. Cela fait treize pages, ni plus ni moins, treize pages en sept semaines. Enfin, elles sont faites, je crois, et aussi parfaites qu'il m'est possible. Je n'ai plus que deux ou trois répétitions du même mot à enlever et deux coupes trop pareilles à casser. Voilà enfin quelque chose de fini. C'était un dur passage : il fallait amener insensiblement le lecteur de la psychologie à l'action, sans qu'il s'en aperçoive. Je vais entrer maintenant dans la partie dramatique et mouvementée. Encore deux ou trois grands mouvements et j'apercevrai la fin. Au mois de juillet ou d'août, j'espère entamer le dénouement. Que de mal j'aurai eu, mon Dieu ! Que de mal ! Que d'échignements et de découragements ! J'ai hier passé toute ma soirée à me livrer à une chirurgie furieuse. J'étudie la théorie des pieds bots. J'ai dévoré en trois heures tout un volume de cette intéressante littérature et pris des notes. Il y avait là de bien belles phrases : "Le sein de la mère est un sanctuaire impénétrable et mystérieux où", etc. Belle étude du reste ! Que ne suis-je jeune ! Comme je travaillerais ! Il faudrait tout connaître pour écrire. Tous tant que nous sommes, écrivassiers, nous avons une ignorance monstrueuse, et pourtant comme tout cela fournirait des idées, des comparaisons ! La *moelle* nous manque généralement ! Les livres d'où ont découlé les littératures entières, comme Homère, Rabelais, sont des encyclopédies de leur époque. Ils savaient tout, ces bonnes gens-là ; et nous, nous ne savons rien. Il y a dans la poétique de Ronsard un curieux précepte : il recommande au poète de s'instruire dans les arts et métiers, forgerons, orfèvres, serruriers, etc. , pour y puiser des *métaphores*. C'est là ce qui vous fait, en effet, une langue riche et variée. Il faut que les phrases s'agitent dans un livre comme les feuilles dans une forêt, toutes dissemblables en leur ressemblance.

Sélection opérée à partir du site : <http://flaubert.univ-rouen.fr>